

LA PEINTURE.

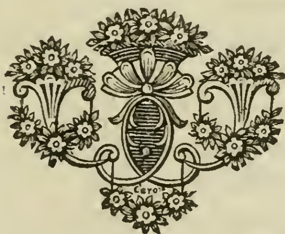
ODE

DE MILORD TELLIAB.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

Par M. ***

Un des Auteurs de l'Encyclopédie.



A LONDRES,

1753.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

*JE ne dirai rien de cette Ode ni de ſon Auteur, c'eſt au Public à en juger. D'ailleurs ceux qui aiment le plus à loüer ſont ſouvent ceux qui aiment le moins à l'être ; & je ne pourrois que déplaire à Milord en parlant ici de ſon Ouvrage. Tout ce qu'il m'a ſemblé, c'eſt que notre Peinture méritoit plus d'égards que ſe ne le perſuadent certains Critiques, puiſqu'un Etranger marque autant de goût & de ſenſibilité pour elle. Il paroît que cet Ouvrage a été conçu & rédige dans le Salon ; & que ſon Auteur y avoit pénétré quelques jours avant qu'il fut ouvert au Public *. Ce ſeroit une prérogative peu*

* Cet Ouvrage auroit paru dès-lors, ſans les fauſſes allarmes de quelques Académiciens & différens obſtacles qui en ont retardé l'impreſſion.

commune, mais qui n'auroit rien d'étonnant en France, où l'on a pour les Etrangers toute la déférence & tous les égards qu'ils méritent. C'est aussi la considération particulière qui m'a engagé à entreprendre cette Traduction.





LA PEINTURE.

ODE

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

I.



MEs yeux s'ouvrent : j'abjure d'anciennes erreurs. Le plaiſir de médire le céde à celui que produit dans moi le contentement, l'admiration & la joye. L'admiration paſſe pour la vertu des ſots ; mais ce n'eſt qu'aux yeux de ceux qui ne ſe ſentent pas aſſez de talens pour l'exciter. Elle eſt la marque des bons cœurs & des grandes ames. C'eſt elle qui nous échauffe, qui nous tranſporte ; & nous communique le feu

& l'enthousiasme qui vivent dans les chefs-d'œuvres qu'elle a produits. L'admiration qu'on éprouve à la vuë des grandes choses semble nous acquérir un droit sur elles. La Fontaine admira Malherbe, & il fut Poëte.

II.

J'ai vû, loin de la foule & tout à moi, j'ai vû sans prévention & sans égards, admis avec peu d'élus dans le Temple de la Peinture, & recueilli dans le plus pur de son sanctuaire, les savantes merveilles qu'elle opère de nos jours ; & ces chefs-d'œuvres vivans, que nos Apelles ont exécutés sous ses yeux. Leur éloquence muette, mais pathétique, a frappé sur mon cœur tous ses coups. La voix sourde & bruyante du Public, ce corps entraîné en sens contraire par plusieurs têtes, dont chaque bouche ouvre autant d'avis différens, n'a point interrompu dans moi le le cri tendre du sentiment, & de la nature émue qui se reconnoît.

III.

O hommes immortels ! & qui heureu-

ſement pour nous vivez encore, malgré ce titre ſi excluſif; vivez ! & que l'ame ingrate de quelques Citoyens obſcurs qui vous dépriſent, que leur cenſure ou leur louange vous ſoient également indifférentes. L'une s'attache toujours aux objets qui les éblouiſſent, & qu'ils s'efforcent en vain d'obſcurcir. L'autre, ils ne l'accordent qu'à ceux que la Parque jalouſe a enlevés de la vie; & auxquels, forcés par le torrent de la multitude, ils ne prodiguent enfin leurs éloges, que parce qu'ils mortifient des hommes eſtimables qui leur ſurvivent, & qu'ils ſont bien ſûrs que ceux à qui ils s'adreſſent ne les ſentent plus.

Critiques injuſtes & barbares, puiſſiez-vous être loués à ce prix !

IV.

Louons, mais pendant qu'il en eſt tems, pendant que ceux qui reçoivent nos louanges peuvent y être ſenſibles, & qu'elles peuvent ſervir à réveiller le zèle utile de ceux à qui elles ne s'adreſſent pas. Ou du moins, cherchons à réparer le ſilence (& peut-être) à corriger l'âpreté des diſcours de ceux qui penſent ſeuls réuſ-

ſir, & qui ne ſauroit ſouffrir d'autres ſuccès dans la même carrière. Détournons des grands hommes les effets ſiniſtres de leur ambition. Oppoſons une égyde aux traits obſcurs que leur lance l'envie; & balançons, s'il ſe peut par nos ſuffrages, les dégoûts faſtidieux, & l'ignorance preſque générale d'un Public toujours aveugle, toujours incertain, ou toujours prévenu dans ſes jugemens.

V.

Rien n'égale mon enchantement ni mes tranſports. Pureté de deſſein, charme de compoſition, élégance de coloris; abondance de caractères, attitudes nobles & contraſtées, grouppes ſavans & bien ordonnés; vérité, nobleſſe, grandeur, expreſſion; tout concourt à rendre mon illuſion parfaite; tout ſuſpend les facultés de mon ame ſéparément, & les réunit.

V I.

Que de caractéres oppoſés la Nature ſème ici-bas; & qu'elle eſt admirable ſurtout dans cette variété! C'eſt auſſi l'endroit par où l'art nous attache le plus.

Chacun aime à ſe retrouver dans ſon caprice & ſes goûts. L'eſprit lourd & populaire ſe borne à un ſeul genre, & n'a point d'yeux pour les autres. L'eſprit ſuperficiel & inégal voltige indifféremment ſur tous. Le Bel-eſprit raiſonne, & les diſcute, ſans les ſentir. D'autres connoiſſent les acceptions & les exceptions ; malheur à eux! une grande ame les embraſſe tous.

V I I.

Répond-moi, célèbre Chardin! Quand la Peinture jalouſe, ſurmontant enfin ta philoſophie & ta parèſſe, peut te faire reprendre en main ſes pinceaux, & tracer à loiſir ces images de la Nature ſi ſincères, ſi affectueuſes, ſi naïves, quelle magie, quel art, inconnu juſqu'à toi, peut diriger ſon méchaniſme enchanteur ? Tout plaît dans la décoration de tes Tableaux, leur ſujet, & leur exécution. L'œil trompé par leur agréable légèreté, & la facilité apparente qui y regne, voudroit en vain, par ſon attention & ſes recherches multipliées, en apprendre d'eux le ſecret : il s'abîme, il ſe perd dans ta touche; & lâſſé de ſes efforts, ſans être jamais raſſaſié

de ſon plaiſir, il s'éloigne, ſe rapproche ; & ne la quitte enfin qu'avec le ſerment d'y revenir.

VIII.

Je vois à leur côté les productions d'un homme d'eſprit exercé dans le même genre. Un même ſuccès ne répond pas à ſes vœux ; mais l'agrèment de ſes penſées fines & riantes, récompenſe aſſez ce que l'expreſſion (1) ſemble lui refuſer quelquefois. D'ailleurs on ſçait que l'Hiſtoire eſt ſon premier genre : ce n'eſt que pour ſe délâſſer qu'il traite des ſujets badins & familiers... On dira à l'avenir : Chardin eſt le la Fontaine de la Peinture, Jeaurat en eſt le Richer.

IX.

Un Athléte diſtingué (2) daigne deſcendre de ſon genre, & badiner ſavament. C'eſt un géant qui ſe baiſſe pour habiter ſous nos humbles toîts. Il fait que

(1) Ce mot, dans cet endroit, ſignifie l'entente & le coloris. On a retranché où ſont les trois points quelques cenſures qui ont paru déplacées.

(2) M. Hallé, Peintre d'Hiſtoire.

les ſujets ſimples ſont le charme des cabinets ; & ſon génie docile ſe rapetiſſe ſans ſe rétrécir. Il n'a jamais peint des Tableaux Flamands, & ceux qu'on voit de lui ſeroient adoptés par les Peintres les plus vantés de cette Nation. C'eſt un Etranger qui ſe trouve dans une plage inconnue, & qui dès le lendemain, au grand étonnement de ceux qui l'environnent, parle la Langue du pays.

X.

Vanhuïſum eſt mort ; mais ſa gloire & ſon nom ne mourront jamais. Ses Ouvrages nous reſtent, & feront le charme de la poſtérité la plus reculée. Oſerai-je le dire? Peut-être un jour cette poſtérité demeurera incertaine. Elle doutera entre les ſiens & ceux d'un Vanhuïſum François qui reſpire de nos jours. Le procès reſtera ſuſpendu ; & ceux qui prendront ſur eux de le décider, ne le feront probablement qu'au préjudice du Peintre leur Compatriote. Bachelier ſera préferé en Flandres, Vanhuïſum à Paris.

X I.

Savant, ſublime, ingénieux Oudry!

quels noms te donnerai-je ? Les éloges ſont épuiſés à ton ſujet ; ils le ſont, & depuis long-tems. Cependant ton Art enfante tous les jours de nouveaux prodiges. Que ne peut notre Langue employer de même (du moins en ta faveur) de nouvelles expreſſions. Perſonne mieux que toi n'a connu l'origine & les propriétés de chaque choſe. Deſcartes eut renoncé à ſon ſyſtême en voyant tes Tableaux : Bougeant eut écrit moins frivolement ſon Langage des Bêtes : Marſigly eut mis à tes pieds toutes ſes découvertes. Perſonne n'a ſçû plus heureuſement que toi, ni plus à propos, prendre la nature ſur le fait, la vaincre, la dompter ; & ſoumettre à nos yeux les ſecrets de ſes divines opérations avec plus de force, plus de choix, plus de caractère & de vérité.

X I I.

Tant de talens, & ſi peu flatés, me rappellent cet Artiſte qu'on a vû trop long-tems triompher ſur les bords du Tibre, & que Paris déſormais ſe promet de voir repoſer dans ſon ſein. Que de lauriers il rapporte de ces bords jaloux ! & qui

pourra jamais croire qu'une ſeule main en ait tant cueillis ? Que de naturel ! quel feu ! quelle verve & quelle abondance ! Vernet unique dans ſon genre, laiſſe bien loin derrière lui tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière ; & fait le déſeſpoir de quiconque oſera le ſuivre. A la fougue épurée des Vander-Cable, au naturel exquis des Lorrain, il joint tout l'eſprit, toute la correction, & la touche ferme & ſaillante des Salvator (1). Auſſi Poëte, mais ſur-tout plus intéreſſant que ce dernier, jamais le cœur ne reſte indifférent à la vûe de ſes Tableaux : il ſe trouble comme l'élément en fureur qu'ils repréſentent ; il eſpère, il craint avec ceux qui luttent contre les flots amers, prêts à les ſubmerger ; il ſe briſe de douleur à l'aſpect de ceux que leur triſte ſort en a rendu la victime. Quelquefois auſſi, plus tranquille, mais non plus content, il goûte en paix ſur le rivage, avec de moins infortunés, les délices du Port.

(1) Ces trois Peintres, très-renommés, ont fait d'excellentes Marines.

XIII.

Quelle aimable variété dans les talens! & quelle ſageſſe la Nature fait paroître dans leur différente diſtribution ! Quels éloges ſur-tout ne méritent pas ceux qui ſavent reconnoître le leur propre, & s'y attacher ! Je vois des portraits qu'Apelles eut admirés. Ce grand homme, dit l'Hiſtorien de la Nature, exprimoit diſtinctement, dans l'image de ceux qu'il repréſentoit, l'âge, le tempérament, l'eſprit, l'humeur, les paſſions & le caractère. La Tour eſt l'Apelles de nos jours. La Tour ſemble ravir à ceux qu'il peint l'eſprit qui nous enchante dans leurs Ouvrages. Son art réunit le double avantage d'exprimer également bien l'eſprit & la beauté, qualités ſi incompatibles quelquefois dans la nature. La beauté ſous ſes crayons enchanteurs, loin de perdre rien de ſa fleur, ſemble acquérir au contraire de ces graces naïves & ingénues qui en ſont le plus grand charme. Il ſçait par ſon tact ſubtil & magique, ſaiſir & fixer le ſel volatil de l'eſprit, ſi facile à s'évaporer des mains de

qui que ce ſoit, & de ceux même qui le poſſédent.

XIV.

J'admire encore la touche ferme & vigoureuſe des Toqué, le mérite pittoreſque des Perronneau, la ſincérité naïve des Aved, la ſomptueuſe magnificence des Nattiers. (Les efforts généreux de ceux qui parcourent avec ſuccès la même carriére ne m'échappent point.) Ces deux derniers ſemblent ſe rencontrer exprès pour former entr'eux le plus parfait contraſte. L'un nous retrace dans ſes beautés ſolides & vraies la marche égale & prudente du Batave conſtant, dont l'inſtinct éclairé ne ſe dément jamais. L'autre nous repréſente dans ſes Tableaux tout le faſte & l'orgueil de la Nation Françoiſe (1); cet éclat, cette envie de briller ſi marquée qui la caractériſe. C'eſt avec raiſon qu'un Poëte (2) dans ces Vers lui donne le titre flateur de Peintre de la Beauté : heureux, ſi comme elle, il ne fardoit trop ſouvent ſes charmes ingénus, pour la revêtir

(1) C'eſt un Anglois qui parle.
(2) On ne connoit point ce Poëte.

d'ornemens ambitieux qui la déparent.

X V.

Je plains la dure ſujéttion où les Arts ſont réduits. Quelle extrême tyrannie l'amour-propre n'exerce-t'il pas ſur les Peintres, ſur-tout lorſque ce ſont des femmes qui la leur font ſentir! Telle veut ſe contempler dans un Tableau, parce qu'elle ne peut ſe regarder dans un miroir. Ses mains diligentes ont devancé l'Aurore pour apprêter le charme qui doit faſciner les yeux du Peintre. On ſe contente de blanchir un mur qui auroit beſoin d'être relevé juſques dans ſes fondemens. La céruſe & le fard ſont employés : on ſe tient ſur la défenſive : le Peintre paroît ; & quel étonnement pour lui ! il faut qu'il ſe réduiſe à copier ſervilement un Art groſſier, lorſqu'il s'attendoit à imiter la nature.

X V I.

Mais tôt ou tard cette nature perce, (elle eſt trop jalouſe de ſes droits !) l'Art lui céde, le Peintre lui obéit ; entraîné par un pouvoir ſupérieur, il ſe livre à elle, quoique malgré lui, il la ſuit, il

l'épie jusques dans ses derniers retranchemens, & où elle paroît comme expirante. Cydalise qui remarque sa complaisance avec plaisir, & qui étudie tous ses mouvemens, lit trop d'amour dans ses yeux, se croit rajeunie; elle veut se voir! Le Peintre s'y oppose; sa curiosité l'emporte, elle se voit: mais trop affreuse, ou (le dirai-je) trop ressemblante pour se reconnoître.

XVII.

Dieux! que voulez-vous dire? est-ce bien moi! quels yeux! quel front! quelles joües pâles & inanimées! Est-ce donc en tuant les gens que vous leur donnez l'immortalité? Vous ne m'avez point vûe, Monsieur, où vous songiez à d'autres en me voyant. Allons bien vîte, raccommodez-moi tout ceci: prenez votre palette, vos pinceaux: mais rèvai-je! je n'y apperçois ni rouge, ni bleu, ni blanc. Est-ce donc que vous me croyez dénuée de toutes ces choses? Regardez-moi bien, Monsieur, car je suis lasse enfin de me tenir. Remarquez bien mes yeux qui sont une fois plus grands que ceux que vous me

donnez, ma bouche vingt fois plus petite, mes joües plus vermeilles... eſt-ce tout ? le Peintre écoute : on parle toujours. Il retranche, il corrige ; Cydaliſe approuve, condamne, ou réforme à ſon choix. Cydaliſe en un mot dicte au Peintre ſon portrait, article par article, comme elle doit dans peu dicter au Notaire ſon Teſtament.

XVIII.

Ne vous aſſujétiſſez point à ces caprices, Peintres auſtères & peu complaiſans. Que votre génie ſe déploye tout entier dans l'Hiſtoire : c'eſt un champ libre, plus vaſte, & moins dépendant. Là vous êtes les maîtres de produire au hazard & d'attribuer ſans choix à vos perſonnages des traits bizarres & chimériques, enfans de vos idées & de votre imagination. Les paſſions diverſes exigent de vous différens caractères ; & les beautés anciennes ne nous ont point laiſſé de mémoires. Là vous pouvez enlaidir, & même défigurer impunément Athalie, Jéſabel & *Eſther*.

XIX.

Savant Teſrout, perſonne n'a connu mieux

mieux que toi tout l'avantage de ce privilége, ni n'en a usé plus abondament. Digne neveu du Turpilius moderne, ta main sous lui s'est exercée à mouvoir sans effort les plus grandes machines. Rien n'égale la fierté de ta touche & de ton dessein : tes airs de tête se sentent de sa fureur. Mais bien différent de ces Peintres modernes qui cherchent à flater un sexe foible & le vain pouvoir que nous lui attribuons jusque dans la représentation des événemens les plus reculés, ton génie brusque & inventif n'a jamais ployé sous cette servitude. Dans eux, c'est le triômphe de la beauté, dans toi c'est celui de la Grace que nous admirons... Je reconnois dans tes Tableaux l'ordre admirable de sa Providence. Ce sont-là les inclinations dignes de fixer l'amour permanent de nos Patriarches ; ce sont-là les beautés *mâles*, seules dignes de figurer dans l'Ancien Testament.

X X.

On peut parvenir aux honneurs de son art par des chemins différens. Les ris & l'amour en ont frayé la route au Corrége moderne.

Sa main cüeille des roſes où les autres ne rencontrent que des épines. Quel feu, que d'eſprit, quelle onction & quelle harmonieuſe aiſance ! Platon jadis accuſoit certains Philoſophes de n'avoir jamais ſacrifié aux Graces ; je n'oſe faire aux Peintres François le même reproche ; mais Boucher ne l'encourra jamais. Son imagination vive & abondante ne s'eſt point bornée à ce nombre : Boucher en connoît plus de trois : ſes yeux ont vû plus d'une Vénus : Il ſemble, dans ſes rêveries tendres & paſſionnées, que ce Peintre privilégié ait aſſiſté à tous les myſtères de l'amour.

X X I.

Paroiſſez, eſprits froids & jaloux, détracteurs chagrins des talens qui nous enchantent ; oſez contempler dans ſa courſe cet aſtre brillant & lumineux ; oſez l'enviſager, oſez le ſuivre ! Semblable aux Divinités de l'Olympe, lorſqu'elles daignent ſe manifeſter aux hommes, il emprunte de nous les dehors foibles de l'humanité ; il tempère ſon éclat vainqueur pour ne point bléſſer vos débiles re-

gards (1). Admirez les tranſports de cette noble Poëſie, que peut-être même vous ne ſoupçonniez pas. Reſpectez d'immortels ouvrages ; & bien loin d'entreprendre d'en ternir l'éclat par votre ſoufle impur, venez y puiſer comme à ſa ſource le feu qui vous manque.

XXII.

Quel génie naîſſant (2) ſe déploye tout à coup & nous étonne par ſa véhémence & ſes tranſports ! O cendre de PARROCEL, eſt-ce toi qui te ranimes ?.... Mais non : cet Artiſte fit aſſez pour ſa gloire. N'accuſons point la France de ſtérilité ; les grands Hommes y ſont communs, ſi les protéctions y ſont rares. Un rameau d'or enlevé de ſon tronc fertile, il en réparoit bien-tôt un autre, plus vermeil & plus floriſſant. Nation chérie des Dieux ! Terroir fertile ! quel bonheur eſt le tien ! Sous un ciel pur & ſans nuage, ton ſein heureux fécondé par la Nature, s'ouvre ſans

(1) Tout homme eſt faillible. On ne peut relever avec plus de décence le défaut de couleur, ſi reproché à M. Boucher.

(2) Le ſieur de la Rüe.

peine aux plus riches productions. Tu portes dans toi les alimens les plus purs de la vie, & le germe brillant des Arts. Un ASTRE FAVORABLE te réjouit par son aspect. Nul obstacle ne t'environne. Tu n'as à combattre que l'ingratitude de tes Citoyens.

XXIII.

Trois Rivaux (1) s'élancent de la barrière, tous trois animés du même feu. L'un profond, exercé & maître de son pinceau, dédaigne de médiocres succès, & paroît fait pour les plus grandes ordonnances. L'autre semble défier dans la fougue de sa composition, & par les morceaux d'Architecture les plus brillans, Jean Paul, Bibiena & Pirraneze. Un troisième les suit avec activité, il les presse; & se voit sur le point de les atteindre. C'est avec une joye mêlée de sensibilité, que nos yeux se tournent sur ces jeunes Concurrens, qu'ils regardent comme des Vainqueurs. Chacun rapproche le terme & la récompense qu'ils se proposent. Tous trois semblent faits pour se couronner des

(1) MM. Vien, Challes & le Lorrain.

mêmes lauriers, tous trois ſont dignes de partager entr'eux la même couronne & les mêmes honneurs.

XXIV.

Un Athléte fier & majeſtueux s'avance. Il marche, dédaigneux de courir, il marche ; & le dernier de ſes pas doit remplir la carrière. Sa main triomphante ſemble lever le rideau qui juſqu'à nous avoit paru voiler la nature. Il découvre à nos yeux les tréſors dont les différentes ſaiſons ont coutume de l'enrichir. C'eſt des mains même de cette Déeſſe qu'il tient ſes pinceaux : elle ſemble ſe plaire moins dans ſes propres productions que dans ſes Ouvrages. Elle s'y trouve auſſi ſimple, auſſi vraie, auſſi touchante, & de plus embellie. Son génie actif & puiſſant parcourt à la fois la mer, la terre & les cieux. C'eſt dans l'Olympe qu'il prend ces traits riches & lumineux dont il releve notre humanité & la décore. Il oſe repréſenter tour à tour & de leurs vraies couleurs les plaiſirs & la majeſté des Dieux, demi-Dieu lui-même. Ce n'eſt ni le Corrége, ni le Titien, ni Rubens ; c'eſt Vanlo.

X X V.

Je cherche dans ces lieux un Génie prématuré que les Arts ont enlevés au monde, & que le monde voudroit enlever aux Arts. Je m'informe, je parcours, & je demande vainement à voir, à admirer (au moins) quelques traits de ses pinceaux immortels. On me répond : Les Dieux nous le cachent pour nous le rendre ensuite avec plus de splendeur. Admis dans leur assemblée céleste, il y puise ce feu, cette majesté, cette onction sublime, qu'il doit bien-tôt répandre au profit & à l'étonnement des mortels. Bien-tôt il va paroître environné d'une nouvelle lumière. Quel œil soutiendra la majesté de son front ! son éclat vainqueur va frapper & confondre ses Rivaux.

F I N.

